

ANTOINE BLONDIN

L'IRONIE  
DU SPORT

*Préface de Jacques Laurent  
de l'Académie française*

**B**

ÉDITIONS FRANÇOIS BOURIN

Le marché est, paraît-il, extrêmement serré. Il va falloir resserrer les yens d'amitié qui nous unissent à ce pays où l'on change d'amis comme de devises. Car l'estampe japonaise ne serait pas un vain mot.

### « Dix de der »

TOKYO. — Chez nous les médailles d'or sont des bijoux de famille. Elles possèdent une signification qui dépasse l'objet et engage le souvenir. C'est peut-être pourquoi elles sont si rares, quasiment introuvables sauf sous le sabot d'un cheval.

La corbeille des d'Oriola en contient désormais six, qui ajoutent à ce vieux blason de souche catalane. Naguère, Christian, l'escrimeur, avait conquis quatre de ces estimables fleurons à la pointe du fleuret. Son cousin, Pierre Jonquères d'Oriola, sans avoir à se fendre, vient de célébrer à Tokyo ses noces d'or avec la victoire, en rapportant à la France une seconde médaille, douze ans après celle qu'il était allé lui chercher à Helsinki. Quand Jonquères d'Oriola offre un tel bijou, c'est généralement avec la monture. C'est un procédé cavalier, mais il est dans la grande tradition du concours équestre.

Quand la nouvelle se propagea au début de l'après-midi, les Français, dispersés à travers la ville, étaient penchés sur d'arides bilans. Les plus frileux se demandaient même s'ils assisteraient à la cérémonie de clôture. Et ce fut l'évidence d'un titre olympique inéluctablement promis à l'un de nos représentants. Cette *Marseillaise*, dont nous avons oublié l'air — pour les paroles n'en parlons pas —, allait donc se faire entendre à l'ultime seconde de ces Jeux. La France, après tant de vains espoirs, d'impasses malheureuses, de fossés aléatoires, remportait une dernière manche qui ne faisait pas un faux pli. On se précipita vers le grand stade archicomble, orné par la présence d'un empereur, et où, pour la circonstance, on avait miraculeusement réappris l'usage de la langue française.

Joli cadeau à faire au Mikado par quelqu'un qui ne fait pas les choses à demi — tout le panache était dans cet art de sauter dans un train de luxe à l'instant qu'il allait partir. Il appartenait bien à un jeune hobereau viticulteur de quarante-quatre ans de se faire gentleman-fermier le jour de la clôture. Voilà notre destinée prolongée...

Kléber Haedens me citait, un jour, le mot de Malaparte à qui

Mussolini demandait assez sottement ce qu'il aurait fait s'il s'était appelé Bonaparte. L'écrivain répondit : « J'aurais perdu à Austerlitz et gagné à Waterloo. » J'ai un peu l'impression que c'est ce qui vient de nous arriver. Après qu'on nous eut trop souvent dérobé le soleil là où nous l'attendions, c'est sur la morne pelouse qu'il a fini par se lever.

Qu'on ne vienne pas nous parler d'une victoire tirée par les chevaux. Il se dégageait une grandeur et une émotion considérables de la cérémonie protocolaire où trois cavaliers, incarnant le tiercé dans l'ordre, le plus noble qui soit, s'avançaient vers le podium, socle prestigieux pour une statue équestre. « Lutteur », le cheval de d'Oriola, était plus petit et plus foncé que ses rivaux, mais nos yeux lui accordaient les vertus précieuses de l'étalon-or. Ce fut donc la médaille sur la plus haute branche, *La Marseillaise* qui n'avait jamais fait si peu figure de rengaine, et le drapeau hissé dans le soir descendu. Un soir où, pour une fois, la seule bannière étoilée qui flotta dans le ciel était celle de la nuit.

Tout aussitôt les cloches se mirent à sonner, les chœurs à chanter, les canons à tonner. Cent mille témoins, athlètes et spectateurs, virent la flamme décliner, dans le même temps que la piste se jalonnait de torches balancées aux accents de « Ce n'est qu'un au-revoir » et ce qui aurait pu être platement un défilé se transforma en un monôme fraternel où les plus grands champions de l'époque s'entremêlèrent dans un charivari qui évoquait le carnaval de Rio ou le P.U.C. dans ses meilleurs jours. Seuls les Japonais, qui sont les Prussiens de l'Orient, se refusèrent, sur ce terrain, de participer à fond. Et la dernière image que nous emporterions des Jeux serait celle de leur caporalisme souriant, si une poignée d'admirables Néo-Zélandais, exécutant devant la loge impériale, à grand renfort de trépignement, le fameux hymne des All Blacks : « Hipou-Hipour i tai-i... », n'était venue fort heureusement leur chiper le mot de la fin.